

TELEGRAPHE OFFICIEL.

Laybach, dimanche 11 octobre 1812.

INTÉRIEUR.

EMPIRE FRANÇAIS.

19.º BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Moscou, le 16 septembre 1812.

Depuis la bataille de la Moskowa, l'armée française a poursuivi l'ennemi sur les trois routes de Mojaisk, de Jvenigrod, et de Kolouga, sur Moscou; le Roi de Naples étoit le 9 à Koubinska, le vice-roi à Rouza, et le prince Poniatow-ki à Soucenskoë; le quartier-général est parti de Mojaisk le 12. et a été porté à Petelina; le 13 il étoit au Château de Bervinska, le 14 à midi nous sommes entrés à Moscou; l'ennemi avoit élevé sur la montagne des Moineaux, à 2 werstes de la ville, des redoutes qu'il a abandonnées.

La ville de Moscou est aussi grande que Paris. C'est une ville extrêmement riche, remplie de Palais de tous les principaux de l'Empire; le Gouverneur russe Rotopschin a voulu ruiner cette belle ville, lorsqu'il a vu que l'armée russe l'abandonnoit, il a armé trois mille malfaiteurs qu'il a fait sortir des Cachots; il a appelé également six mille satellites et leur a fait distribuer des armes de l'arsenal; notre avant-garde arrivée au milieu de la ville fut accueillie par une fusillade partie du Kremlin.

Le Roi de Naples fit mettre en batterie quelques pièces de canon, dissipa cette canaille et s'empara du Kremlin; nous avons trouvé à l'arsenal 60 mille fusils neufs, 120 pièces de canon sur leurs affûts; la plus complète anarchie regnoit dans la ville, des forcés ivres courroient dans les quartiers et mettoient le feu partout; le gouverneur Rotopschin a fait retirer tous les marchands et négociants par le moyen des quels on auroit pu rétablir l'ordre; plus de 400 français et allemands avoient été arrêtés par ses ordres; enfin il avoit eu la précaution de faire enlever les pompiers avec les pompes, ainsi l'anarchie la plus complète a désolé cette grande et belle ville, et les flammes la consomment; nous y avons trouvé des ressources considérables de toutes espèces.

L'Empereur est logé au Kremlin, qui est au centre de la ville comme une espèce de citadelle entourée de hautes murailles; 30.000 blessés ou malades Russes sont dans les hôpitaux abandonnés sans secours et sans nourriture, les Russes avouent avoir perdu 50,000 hommes à la bataille de la Moskowa. Le prince Bagration est blessé à mort; on a fait le relevé des généraux Russes tués ou blessés à la bataille, il se monte de 45 à 50.

PROVINCES ILLYRIENNES.

Laybach, le 10 octobre.

Les habitans de ces provinces apprendront avec plaisir que la blessure du duc de Raguse, quoique grave, n'a rien d'alarmant; on n'a pas jugé nécessaire de lui couper le bras et on a aujourd'hui tout lieu d'espérer qu'il ne sera point estropié;

En quittant ces provinces le duc de Raguse avoit été appelé au commandement de l'armée de Portugal, il

avoit débuté d'une manière brillante en forçant les anglais à lever le siège de Badajoz.

Le duc de Raguse ayant reçu quelques renforts, s'étoit décidé à aller attaquer l'armée anglaise; le 16 juillet il passa le Duero, força l'ennemi à la retraite et le poursuivit, pendant plusieurs jours, avec des succès constants, au moment où une affaire générale alloit décider du sort de l'armée anglaise; une blessure grave l'a obligé de quitter le champ de bataille, et l'armée n'ayant plus de chef a du effectuer la retraite et prendre la position qu'elle occupoit auparavant sur le Duero.

On verra les détails de ces derniers événements dans le rapport du duc de Raguse dont nous joignons ici un extrait.

Rapport de M. le maréchal duc de Raguse, au ministre de la guerre.

Tudela, le 31 juillet 1812.

Monsieur le duc, l'interruption des communications avec la France depuis l'ouverture de la campagne, m'ayant empêché de vous rendre des comptes successifs des événements qui se sont passés, j'en ferai remonter ce rapport au moment où les Anglais sont entrés en opération, et je vais avoir l'honneur de vous faire connaître en détail, tous les mouvemens qui se sont exécutés jusqu'à l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu, et auquel nous étions loin de nous attendre.

Dès le mois de mai, j'étois informé que l'armée anglaise devoit entrer en campagne avec de moyens puissans. J'en rendis compte au roi, afin qu'il pût prendre les dispositions qu'il croiroit convenables, et j'en prévis également le général Caffarelli, pour qu'il pût se mettre en mesure de m'envoyer des secours lorsque le moment seroit venu.

L'extrême difficulté des subsistances, l'impossibilité de faire vivre à cette époque les troupes rassemblées, m'empêchèrent d'avoir plus de huit à neuf bataillons à Salamanque; mais tout étoit à portée de venir me joindre en peu de jours.

Le 12 juin, l'armée ennemie passa l'Agueda; le 14 au matin, j'en fus instruit, et l'ordre de rassemblement fut donné aux troupes. Le 16, l'armée anglaise arriva devant Salamanque. Dans la nuit du 16 au 17, j'évacuai cette ville, laissant toutefois une garnison dans les forts que j'avois fait construire, et qui, par l'extrême activité qu'on avoit mise aux travaux, se trouvoient en état de défense. Je me portai à six lieues de Salamanque, et là, ayant réuni cinq divisions, je me rapprochai de cette ville; je chassai devant moi les avant-postes anglais, et forçai l'armée à montrer quelle attitude elle comptoit prendre; elle parut résolue à combattre sur le beau plateau et la forte position de San-Christoval. Le reste de l'armée me rejoignit; Je manœuvrai autour de cette position, mais j'acquis la certitude que partout elle nous présentoit des obstacles difficiles à vaincre, et qu'il valoit mieux forcer l'ennemi à venir sur un autre champ de bataille, que

d'engager une action avec lui sur un terrain qui lui donnoit trop d'avantages; d'ailleurs divers motifs me faisoient desirer de traîner les opérations en longueur, car je venois de recevoir une lettre du général Caffarelli, qui m'annonçoit qu'il réunissoit ses troupes et qu'il alloit marcher pour me secourir, tandis que ma présence auroit fait suspendre le siège du fort de Salamanque. Les choses restèrent dans cet état pendant quelques jours et les armées en présence, lorsque le siège du fort de Salamanque recommença avec vigueur. Eu égard au peu de distance qu'il y avoit entre l'armée française et la place, et au moyen des signaux convenus, j'étois chaque jour informé de la situation de la place. Ceux du 26 au 27 m'informèrent que le fort pouvoit tenir encore cinq jours; dès lors, je me décidai à exécuter le passage de la Tormès, et à agir par la rive gauche. Le fort d'Alba, que j'avois précieusement conservé, me donnoit un passage sur cette rivière, une nouvelle ligne d'opérations, et un point de dépôt important. Je fis des dispositions pour exécuter ce passage dans la nuit du 28 au 29.

Dans la nuit du 27, le feu redoubla d'intensité, et l'ennemi, fatigué d'une résistance qui lui paroissoit exagérée, tira à boulets rouges sur les établissemens du fort. Malheureusement ses magasins renfermoient une grande quantité de bois de démolition, ils s'enflammèrent, et dans un instant le fort fut le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la brave garnison qui le défendoit, de supporter tout à-la-fois les attaques de l'ennemi, et l'incendie qui détruisoit ses défenses, ses magasins et ses vivres, et mettoit les soldats eux-mêmes dans la situation la plus épouvantable. Elle dut donc se rendre à discrétion, après avoir eu la gloire de repousser deux assauts et de faire perdre à l'ennemi plus de 1800 hommes, c'est-à-dire plus du double de sa force. Cet événement se passa le 28 à midi.

L'ennemi n'ayant plus d'objet dans son opération au-delà de la Tormès, et tout au contraire indiquant qu'il étoit sage d'attendre les renforts annoncés d'une manière formelle par l'armée du Nord; je me décidai à rapprocher l'armée du Duero, sauf à passer cette rivière, si l'ennemi marchoit à nous, et à y prendre une bonne ligne de défense, jusqu'à ce que le moment de l'offensive fut venu. Le 28, l'armée partit et prit position sur la Guarena; le 29 sur le Trabanjos où elle séjourna. L'ennemi ayant suivi le mouvement avec toutes ses forces, l'armée prit position sur la Zapardiel; et le 2, elle passa le Duero à Tordesillas, lieu que je choisiss pour le pivot de mes manœuvres. La ligne du Duero est excellente; je fis avec détail toutes les dispositions qui pouvoient assurer la bonne défense de cette rivière, et je ne pouvois douter de faire échouer toutes les entreprises de l'ennemi, s'il tentoit le passage. Le 3, lendemain du jour où nous avions passé le Duero, il fit quelques rassemblemens de forces et quelques légères tentatives pour effectuer ce passage sur Pollos, point qui lui étoit fort avantageux. Les troupes que je disposai, et quelques coups de canon, suffirent pour le faire promptement réconcer à son entreprise.

Tout en attendant les secours de l'armée du Nord, je cherchai à ajouter, par ma propre industrie, aux moyens de l'armée. Ma cavalerie étoit bien inférieure à celle de l'ennemi. Les Anglais avoient près de 5000 chevaux anglais ou allemands, sans compter les Espagnols formés en

troupes régulières; je n'en avois pas 2000. Avec cette disproportion, comment manœuvrer son ennemi? comment profiter des succès qu'on peut obtenir; je n'avois qu'un moyen d'augmenter ma cavalerie, c'étoit celui de disposer des chevaux inutiles au service de l'armée, et appartenant à des individus qui n'avoient pas droit d'en avoir, ou qui en avoient un nombre excédant celui que la loi leur accorde. Je n'hésitai pas à prendre ce moyen, quelque rigoureux qu'il fût, puisqu'il s'agissoit de l'intérêt imminent de l'armée et du succès de ses opérations. J'ordonnai donc l'enlèvement des chevaux qui se trouvoient dans la cathégorie précitée; j'en fis également enlever un grand nombre qui se trouvoient dans un convoi venant d'Andalousie, le tout sur estimation et moyennant le paiement de leur valeur. Cette mesure, exécutée avec sévérité, donna en huit jours 1000 hommes à cheval de plus, et ma cavalerie réunit plus de 3000 combattans. Cependant je n'en espérais pas moins les secours de l'armée du Nord, qui continuoit ses promesses, dont l'exécution sembloit être commencée, mais dont nous n'avions encore aucun effet.

La 2.^e division de l'armée de Portugal occupoit les Asturies; ces troupes étoient complètement isolées de l'armée par l'évacuation de toutes les provinces de Léon et de Biscaye; elles se trouvoient sans secours et sans communication avec l'armée du Nord, parce que, d'un côté, les Trincadores qui devoient venir de Bayonne, n'avoient pu être envoyés à Gijon, et que de l'autre, le général en chef de l'armée du Nord, avoit négligé de faire faire un pont sur la Deba, et d'y établir des postes. Cette division n'avoit pu emporter que très-peu de munitions, faute de moyens de transport; elles étoient en partie consommées; et elle ne savoit comment les remplacer. Sa position pouvoit devenir à chaque instant plus critique, si l'ennemi s'occupoit d'elle sérieusement, tandis que si elle restoit ainsi isolée, elle demeureroit tout-à-fait étrangère aux événemens importants qui alloient se passer sur le plateau de la Castille.

Le général Bonnet calculant, dans cet état de choses, et considérant, d'après la connoissance qu'il a du pays qu'il est beaucoup plus facile d'y rentrer que d'en sortir, lorsque l'ennemi veut s'opposer à l'entrée ou au départ, il se décida à évacuer cette province, et à aller prendre position à Reynosa. Là, ayant appris que l'armée de Portugal étoit en présence de l'armée anglaise, et qu'elle étoit au moment de combattre, il n'hésita pas à se mettre en mouvement et à la rejoindre.

Fort de ce secours important, de l'augmentation que ma cavalerie venoit d'avoir, n'ayant plus rien de positif de l'armée du Nord; instruit d'ailleurs de la marche de l'armée de Galice, qui, sous peu de jours, devoit nécessairement me forcer à un détachement pour l'éloigner, je pensai que je devois agir sans retard. Je devois craindre que ma situation, qui s'étoit beaucoup améliorée, ne changeât, en perdant du tems, tandis que celle de l'ennemi devoit devenir meilleure à chaque instant par la nature même des choses. Je résolus donc de repasser le Duero; mais ce passage est une opération difficile et délicate; elle ne peut être entreprise qu'avec beaucoup d'art et de circonspection, en présence d'une armée en état de combattre, j'employai les journées des 13, 14, 15 et 16 juillet, à faire beaucoup de marches, et contre marches, qui trompèrent l'ennemi. Je feignis de vouloir déboucher

par Toro, et je débouchai par Tordesillas, en faisant un-marche extrêmement rapide. Ce mouvement réussit si bien, que toute l'armée put passer la rivière, s'en éloigner, et se former sans rencontrer un seul ennemi.

Le 17, l'armée prit position à Nova del Rey. L'ennemi qui étoit en pleine-marche sur Toro, ne put porter rapidement que deux divisions à Tordesillas de la Orden; les autres étoient rappelées de toutes parts pour se réunir. Le 18 au matin, nous trouvâmes ces deux divisions à Tordesillas de la Orden. Comme elles ne croyoient pas toute l'armée rassemblée, elles pensèrent pouvoir gagner du tems, sans péril. Cependant lorsqu'elles virent déboucher nos masses, elles s'empressèrent d'opérer leur retraite sur un plateau qui domine le village vers lequel nous marchions. Déjà nous les avions débordées. Si j'avois eu une cavalerie supérieure ou égale en nombre à celle de l'ennemi, ces deux divisions étoient détruites. Nous ne les poursuivîmes pas moins avec toute la vigueur possible; et pendant trois heures de marche, elles furent accablées par le feu de notre artillerie, que je fis porter en queue et en flanc, et auquel elles purent difficilement répondre; et protégées par leur nombreuse cavalerie, elles se divisèrent pour remonter la Guarena, afin de la passer avec plus de facilité.

Arrivés sur les hauteurs de la vallée de la Guarena, nous vîmes qu'une portion de l'armée anglaise se formoit sur la rive gauche de cette rivière. Dans cet endroit, les hauteurs de cette vallée sont très-escarpées, et la vallée à une largeur médiocre. Soit que ce fût le besoin de rapprocher ses troupes de l'eau, à cause de la chaleur excessive qui se faisoit sentir, soit par toute autre raison que j'ignore, le général anglais en avoit placé la plus grande partie dans le fond à demi-portée de canon des hauteurs dont nous étions les maîtres; aussi en arrivant je fis mettre en batterie 40 pièces de canon, qui dans un moment eurent forcé l'ennemi à se retirer après avoir laissé un grand nombre de morts et de blessés sur la place. L'armée marchoit sur deux colonnes, et j'avois donné le commandement de la colonne de droite distante de celle de gauche de trois quarts de lieue au général Clausel. Arrivé sur les lieux, le général Clausel, ayant peu de monde devant lui, eut pouvoir s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guarena et les conserver; mais cette attaque fut faite avec peu de monde, ses troupes n'étoient pas reposées et à peine formées; l'ennemi s'en aperçut, marcha aux troupes qu'il avoit ainsi jetées en avant et les força à la retraite. Dans ce combat, qui fut d'une courte durée, nous avons éprouvé quelque perte. La division de dragons qui soutenoit l'infanterie chargea avec vigueur toute la cavalerie anglaise; mais le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du 15.^e régiment, tomba au pouvoir de l'ennemi.

L'armée resta dans sa position toute la soirée du 19; elle y resta de même pendant toute la journée du 20. L'extrême chaleur et la fatigue qu'on avoit éprouvée pendant celle du 18, rendoient nécessaire ce repos pour rassembler les trainards. A 4 heures du soir, l'armée prit les armes et défila par la gauche pour remonter la Guarena, et prendre position en face de l'Olmo. Mon intention étoit de menacer tout-à-la-fois l'ennemi, et de continuer à remonter la Guarena, afin de la passer avec facilité, ou bien si l'ennemi se portoit en force sur la Haute-Guarena, de revenir par un mouvement rapide sur la position qu'il auroit

abandonnée. L'ennemi suivit mon mouvement. Le 20 avant le jour, l'armée étoit en marche pour remonter la Guarena. L'avant-garde franchit rapidement cette rivière, la où elle n'est qu'un ruisseau, et occupa le commencement d'un immense plateau qui se continue sans aucune ondulation jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi chercha à occuper le même plateau, mais il ne put y parvenir: alors, il se détermina à suivre un plateau parallèle qui se rattachoit à la position qu'il venoit de quitter, et qui lui offroit partout une position dans le cas où j'aurois marché à lui. Les deux armées marchèrent ainsi parallèlement avec toute la célérité possible, en tenant toujours leurs masses liées, afin d'être à tout moment en état de combattre. L'ennemi ayant cru pouvoir devancer au village de Cantalpino, dirigea une colonne sur ce village, dans l'espoir de pouvoir être avant nous sur le plateau qui le domine, et vers lequel nous marchions; mais son attente fut trompée. La cavalerie légère que j'y envoyai, et la 8.^e division qui étoit à la tête de la colonne, marchèrent si rapidement, que l'ennemi fut forcé d'y renoncer: bien mieux, le chemin de l'autre plateau le reprochant trop du nôtre, et celui que nous avions ayant l'avantage de commandement de quelques pièces de canon, qui furent placées à propos, incommodèrent beaucoup l'ennemi; car une bonne portion de l'armée fut obligée de défiler sous ce canon, et le reste fut obligé de repasser la montagne pour l'éviter. Enfin, je mis les dragons à la piste de l'ennemi. L'énorme quantité de traîneurs qu'il laissoit en arrière, nous auroit donné les moyens de faire trois mille prisonniers, s'il y eût eu plus de proportion entre notre cavalerie et la sienne; mais celle-ci, disposée pour arrêter notre poursuite, pour presser la marche des hommes à pied, à coups de plat de sabre, pour transporter même ceux qui ne pouvoient plus marcher, nous en empêcha. Cependant il est tombé entre nos mains 3 à 400 hommes et quelques bagages. Le soir, l'armée campa sur les hauteurs d'Aldea-Rudia, ayant ses postes sur la Tormès, et l'ennemi reprit sa position de San-Christoval.

Le 21, ayant été informé que l'ennemi n'occupoit pas Alba de Torriès, j'y fis jeter une garnison. Le même jour; je passai la rivière sur deux colonnes, prenant ma direction par la lisière des bois en établissant mon camp entre Alba de Tormès et Salamanque. Mon objet étoit en prenant cette direction, de continuer ce mouvement par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des environs de Salamanque pour le combattre avec plus d'avantage. Je comptois prendre une bonne position défensive, ou l'ennemi ne put rien entreprendre contre moi, et enfin venir assez près de lui pour pouvoir profiter des premières fautes qu'il feroit et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me portai sur les hauteurs de Calbaraca de Azziva, pour reconnoître l'ennemi. J'y trouvai une division qui venoit d'y arriver; d'autres étoient en marche pour s'y rendre. Quelque tirailleuse s'engagea pour occuper des postes d'observation, dont nous restâmes respectivement les maîtres. Tout annonçoit que l'ennemi avoit l'intention d'occuper la position de Tejares, qui étoit à une lieue en arrière de celle dans laquelle il se trouvoit dans ce moment, distante d'une lieue et demie de Salamanque. Cependant il rassembla beaucoup de force sur ce point, et comme son mouvement sur Tejares pouvoit être difficile, si toute l'armée française étoit en présence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir faire ce que les circonstances commandoient. Il y avoit

entre nous et les Anglais des mamelons isolés appelés les *dropiles*. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la position que nous devions prendre; ses troupes le firent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien; mais il étoit dominé par le nôtre à la distance de 250 toises. Je destinai ce mamelon, dans le cas où il y auroit un mouvement général par la gauche et où il y auroit bataille, à être le pivot et le point d'appui de droite de toute l'armée. La première division eut ordre d'occuper et de défendre le plateau de Ca-baraca qui est précédé et gardé par un ravin large et profond. La 3.^e division étoit en seconde ligne, destinée à la soutenir, et les 3.^e, 4.^e, 5.^e et 6.^e se trouvoient à la tête des bois en masse, derrière la position d'Aropiles, pouvant se porter également de tous côtés, tandis que la 7.^e division occupoit la tête gauche du bois qui formoit un mamelon extrêmement âpre, d'un difficile accès, et que je faisais garnir de 20 pièces de canon. La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la 7.^e division. Les dragons restèrent en 2.^e ligne à la droite de l'armée. Telles étoient les dispositions faites vers le milieu de la journée.

L'ennemi avoit ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite en se liant à la montagne de Tejarés, qui paroissoit toujours son point de retraite.

Il y avoit en avant du plateau occupé par l'artillerie, un autre vaste plateau facile à défendre, et qui avoit une action bien plus immédiate sur les mouvemens de l'ennemi. La possession de ce plateau me donna les moyens, dans le cas où j'aurois voulu manœuvrer vers la soirée, de me porter sur les communications de l'ennemi sur Tamames. Ce poste, d'ailleurs bien occupé, étoit inexpugnable, et completoit même la position que j'avois prise. Il étoit d'ailleurs indispensable de l'occuper, attendu que l'ennemi venant de renforcer son centre, d'où il pouvoit se porter en masse sur ce plateau, et commencer son attaque par la prise de ce point important. En conséquence, je donnai l'ordre à la 5.^e division d'aller prendre position à l'extrémité droite de ce plateau, dont le feu se lioit parfaitement avec celui d'Aropiles; à la 7.^e division d'aller se placer en seconde ligne pour la soutenir; à la 2.^e, de se tenir en réserve de celle-ci, et à la 6.^e d'occuper le plateau de la tête du bois, où restoit encore un grand nombre de pièces. Je donnai l'ordre également au général Bonnet de faire occuper par le 122.^e, un mamelon intermédiaire entre le grand plateau et le mamelon d'Aropiles. Enfin, j'ordonnai au général Boyer, commandant les dragons, de laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et de porter les trois autres régimens en avant du bois, sur le flanc de la 2.^e division, de manière à pouvoir, si l'ennemi attaquoit le plateau, le charger par la droite de ce plateau, tandis que la cavalerie légère chargeroit par sa gauche.

Il étoit quatre heures et demie, et je me portois au plateau qui alloit être l'objet d'une lutte opiniâtre; mais dans ce moment un boulet creux m'atteignit, me fracassa le bras droit et me fit deux larges blessures au côté droit. Je devins ainsi incapable de prendre aucune espèce de part au commandement.

Enfin à cinq heures, jugeant que la situation est favorable, l'ennemi attaque avec impétuosité cette gauche mal formée. Les divisions combattant repoussent l'ennemi, en sont repoussées à leur tour; mais elles agissent sans ensemble et sans méthode. Les divisions que j'avois appelées pour soutenir les premières, se trouvent dans le cas de prendre part au combat sans l'avoir prévu. Chaque général fait des efforts extraordinaires pour suppléer, par ses dispositions particulières, à ce que l'ensemble laisse à désirer; mais s'il peut y parvenir en partie, il ne le peut complètement. L'artillerie se couvre de gloire, fit des prodiges de valeur; et au milieu de nos pertes, l'ennemi en fit d'énormes. Il dirige ses attaques sur Aropiles, que le brave 120.^e défendoit; il en est repoussé, laissant plus de 800 morts sur la place. Enfin l'armée se replie, évacue les plateaux et se retire à la lisière du bois. Là l'ennemi fait de nouveaux efforts. La division Foy, qui se trouve

par la nature des choses chargée de couvrir le mouvement retrograde, est attaquée avec vigueur, repousse l'ennemi constamment. Cette division, ainsi que son général, méritent les plus grands éloges. Dès ce moment, la retraite s'effectua sur Alba de Tormès, sans être inquiétée par l'ennemi. Notre perte s'éleva à 6000 hommes hors du combat. Nous avons perdu 9 pièces de canon, qui, étant démontées n'ont pu être transportées; tout le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout le matériel de l'armée a été ramené.

Il m'est difficile, M. le duc, de vous exprimer les divers sentimens qui m'ont agité au moment où la fatale blessure que j'ai reçue m'a éloigné de l'armée. J'aurois échangé avec délices cette blessure contre la certitude de recevoir un coup mortel à la fin de la journée, pour conserver la faculté du commandement, tant je connoissois l'importance des événemens qui alloient se passer, et combien en ce moment, où le choc des deux armées sembloit se préparer, la présence du chef étoit nécessaire pour donner l'ensemble au mouvement des troupes, et pour en diriger l'action.

Ainsi un moment de malheur a détruit le résultat de six semaines de combinaisons sages, de mouvemens méthodiques, dont l'issue jusqu'alors paroissoit certaine, et dont tous nous faisoit présager de recueillir le fruit.

Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba de Tormès, sur Penaranda, en prenant sa direction vers le Duero, toute la cavalerie ennemie atteignit notre arrière-garde, composée de cavalerie de la 1.^{re} division. Cette cavalerie se replia et laissa la division trop engagée, mais elle forma ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut enfoncé, les autres restèrent, et celui du 69.^e notamment tua 200 chevaux à l'ennemi, à coups de baïonnettes, depuis ce tems il n'a fait aucune tentative sur nous.

Le général Clauzel a le commandement de l'armée et prendra les mesures que les circonstances exigeront. Je vais me faire transporter à Burgos, où j'espère qu'avec du repos et des soins, je pourrai me guérir des blessures que j'ai reçues, et qui m'affligent plus par l'influence funeste qu'elles ont eue sur le succès de l'armée, que par les souffrances qu'elles me font éprouver.

Je ne saurois trop faire l'éloge de la valeur avec laquelle les généraux et colonels ont combattu, du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance difficile. Je dois faire mention particulièrement du général Bonnet, dont, au surplus, la réputation est faite depuis long tems. Je dois également nommer le général Paupin qui commandoit la 6.^e division; le général Clauzel, quoique blessé, n'a point quitté le champ de bataille, et a donné l'exemple d'une grande bravoure et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tillet et le colonel Digeon, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulièrement distingués.

Dans cette journée, toute malheureuse qu'elle est, il y a eu une multitude de traits, dignes d'être cités, et qui honorent le nom français. Je m'occuperai à les faire recueillir, et je solliciterai de S. M. des récompenses pour les braves qui s'en sont rendus dignes. Je ne dois pas oublier de citer la belle conduite du sous lieutenant Guallimot, du 118.^e régiment, qui s'est élancé dans les rangs ennemis pour y enlever un drapeau dont il s'est emparé après avoir coupé le bras de celui qui le portoit; il a rapporté ce drapeau dans nos rangs malgré plusieurs coups de baïonnettes qu'il a reçus.

Nous avons à regretter la perte du général de division Percy, mort de ses blessures; du général Thomières, tué sur le champ de bataille, et du général Desgravières. Les généraux Bonnet et Clauzel, et le général de brigade Menne, ont été blessés.

Je prie V. Exc. de recevoir l'assurance de ma haute considération.

Signé (de la main gauche) le maréchal duc de RAGUSE

(Gaz. de France.)